



SUSANNA CRAIG

Signé lady Sterling

LES ESPIONS QUI AIMAIENT

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Signé lady Sterling

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les espions qui aimaient

1 - *Mystères en Écosse*

2 - *La mission du major Stanhope*

SUSANNA
CRAIG

LES ESPIONS QUI AIMAIENT - 3

Signé
lady Sterling

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joséphine Adler*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

BETTER OFF WED

Éditeur original

Lyrical Press Books, published by
Kensington Publishing Corp.

© Susan Kroeg, 2021

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2024

Pour Anne, à la fois amie et fan.

Prologue

Lady Sterling était née de l'obscurité.

Pas de l'obscurité de la nuit, bien qu'une bonne partie de son travail se déroule entre le crépuscule et l'aube. Non, son nom, elle l'avait puisé au fond des âmes noires des hommes – des hommes dont l'irrépressible désir de pouvoir s'étendait au-delà des empires et des couronnes, au-delà des terres et des titres, au-delà du commerce et de la politique. Ce pouvoir s'imposait aussi dans les mansardes sans confort et les caves de leurs domestiques – souvent de simples jeunes filles dont les plaintes butaient contre des oreilles sourdes et dont les refus étaient brutalement balayés.

C'est pour défendre ces innocentes victimes que lady Sterling avait accepté d'être considérée comme une vulgaire voleuse.

Ce soir, son terrain de chasse était Vauxhall Gardens. Des lanternes de papier dansaient avec langueur dans la brise, sous lesquelles déambulaient des couples souriants, des jeunes hommes avides, et même des familles. L'air chaud apportait la conscience aiguë que les plaisirs de l'été étaient sur le point de s'achever. Au loin, elle entendait de la musique et des discussions autour d'un dîner de jambon coupé en tranches fines comme du papier.

Mais ses yeux étaient attirés par les allées mal éclairées, où on satisfaisait d'autres appétits.

Lord Penhurst se tenait à côté d'un groupe de gentlemen. Il était à point, prêt à être éliminé du troupeau. Elle accrocha un sourire enjôleur à ses lèvres, tira sur son corsage pour le faire descendre et passa devant lui, comme en promenade.

Il avait été une proie difficile à traquer, privilégiant habituellement les sacro-saintes salles de bal de la haute société où il rôdait à la recherche d'une riche épouse, et dont lady Sterling était exclue. Elle regrettait presque de l'avoir enfin déniché ici ce soir. Elle avait apprécié le défi. La chasse.

Mais il lui fallait penser à Betty qui, bientôt, ne pourrait plus cacher son ventre, qui avait perdu sa place et son logement à cause de la dépravation de ce Penhurst. Ce sont ceux qui dansent qui paient l'orchestre, disait le vieux proverbe.

Et ce soir, elle avait bien l'intention de présenter la facture au baron.

Elle sut exactement à quel moment il la vit – ou plutôt à quel moment il remarqua son décolleté. Elle ralentit et fit rouler ses hanches un peu plus. Il répondrait à sa silencieuse convocation. De cela, elle était sûre.

La seule question était de savoir s'il viendrait seul.

— À mon avis, fit l'un des hommes du groupe, cette colombe est toute prête à se faire plumer.

Un frisson la parcourut, mais elle le cacha en détournant la tête, découvrant sa nuque gracile, faisant chatoyer la soie écarlate de sa robe. D'un regard en arrière, elle accrocha celui de Penhurst et battit des paupières.

— C'est vrai, répondit le baron. Ce n'est pas souvent qu'on voit une poitrine aussi fournie aller avec une si jolie croupe.

Les hommes étaient ivres. Si elle ne l'avait pas déjà déduit de la démarche vacillante de Penhurst, il lui suffisait d'écouter les commentaires de ses amis – des blagues salaces parlant de la rôtir à la broche et de l'asperger de sauce à la crème, qui semblaient sonner très spirituelles à leurs oreilles.

L'alcool faisait de certains hommes des pigeons faciles. Il en rendait d'autres mauvais. À partir de ce que Betty lui avait raconté, lady Sterling pouvait facilement supposer l'effet qu'il avait sur Penhurst. Un nouveau frisson lui parcourut l'échine.

— On joue à des sports plus intéressants au Pandémonium, mon vieux, dit l'un des amis de Penhurst à voix basse.

Celui-ci ricana, puis balaya la réflexion d'un revers de main.

Un sentiment de grande satisfaction chassa alors la peur de lady Sterling. Le Pandémonium était un cercle malfamé où on jouait gros. Un homme comme Penhurst, réputé pour ne pas honorer ses dettes de jeu, ne pouvait en aucun cas espérer jouer là-bas à crédit. S'il avait réussi à se procurer de l'argent en prévision de ce soir, il devait l'avoir quelque part sur lui.

Bien entendu, une bourse bien remplie ne pourrait jamais compenser ce que Betty avait enduré et les souffrances qui restaient à venir. Mais un peu d'argent pourrait au moins satisfaire les besoins immédiats de la jeune femme, plus sûrement que la montre à gousset que lady Sterling avait déjà remarquée.

Ravie à la perspective de ruiner Penhurst, elle ne recula pas lorsque le baron passa le bras autour de sa taille et la pressa sur le chemin sombre. Son haleine empestant le brandy l'enveloppa.

— J'ai une soirée chargée devant moi, dit-il. Mais je te donne six pence si tu me fais un astiquage rapide, ma colombe.

Elle eut un haut-le-cœur, qu'elle ravala immédiatement. Elle n'avait jamais eu à honorer la promesse engendrée par son allure de courtisane. Et ce soir ne ferait pas exception.

Contrairement à lord Penhurst, elle était intelligente, parfaitement sobre... et armée.

Elle se retourna et passa une main sur le gilet du baron – s'emparant subtilement de sa montre au passage. Tout en faisant mine de porter son attention sur lui, ses yeux se focalisèrent sur la bosse prometteuse un peu plus bas – la bourse qu'il aurait été bien avisé de confier à ses amis. Les doigts de la jeune femme dérivèrent jusqu'à sa taille.

— Oh, mon grand, j'ai l'eau qui me vient à la bouche...

Pourquoi les gentlemen préféraient-ils s'asperger d'eau de Cologne plutôt que de se laver au savon et à l'eau ? Retenant sa respiration, elle se pencha plus près, se colla à lui et glissa les doigts sur sa poitrine, suivant le tracé des coutures décoratives du gilet.

Comme elle s'y attendait, la bourse était accrochée à ses vêtements, sans doute avec un fil enroulé autour d'un bouton, afin qu'on ne puisse la dérober aisément. Ils avaient à peine quitté le chemin de gravier – pratiquement encore à la vue des passants – qu'il posa les mains sur ses épaules, l'incitant à se baisser. Le corps de lady Sterling glissa contre celui de l'homme, complaisant et sensuel. Lorsqu'elle se retrouva face à ses culottes de satin, la bourse était déjà libérée du bouton, parfaitement visible sous l'ourlet de son manteau.

Il attrapa sa nuque au moment où elle s'agenouillait devant lui.

— C'est bien. J'adore la vision d'une fille à genoux. Betty l'avait prévenue.

Combattant l'envie de lui procurer des dommages autres que financiers, elle passa une main sur sa cuisse

et enfonça le bout de ses doigts dans sa chair. Il émit un petit râle et rejeta la tête en arrière, anticipant le plaisir à venir. À présent qu'il ne la regardait plus, elle pouvait effectuer sa manœuvre la plus importante : lui laisser sa carte à l'endroit où elle l'avait délesté de sa montre.

Un risque nécessaire. Les hommes – tous les hommes, d'après son expérience, mais surtout ceux du genre de Penhurst – étaient présomptueux, avarés. Prisonniers de leurs désirs, ils étaient cependant certains de leur supériorité sur le soi-disant sexe faible.

Elle voulait qu'ils connaissent l'identité de la femme qui avait pris le dessus sur eux. Elle voulait qu'ils comprennent qui tenait leurs secrets et leur avenir dans la paume de sa main.

Grâce à la réputation qu'elle s'était forgée, un simple rectangle de papier cartonné portant l'inscription *Lady Sterling* suffisait à s'assurer qu'un homme réfléchirait à deux fois avant de continuer à compter ses victimes.

De ses doigts lestes, elle glissa la carte dans sa poche de gilet, tandis que de l'autre main elle feignait de fouiller les boutons de sa braguette en délogeant la bourse de sa cachette. Lorsque la pochette de cuir toucha le sol humide couvert de feuilles à côté d'elle, le cliquettement des pièces lui fut une douce musique. Betty et son enfant ne seraient pas condamnés à mourir de faim.

Penhurst se figea, serrant un peu plus la nuque de la jeune femme. Pendant un court instant, elle crut que lui aussi avait entendu sa bourse tinter.

Mais non, c'était tout autre chose qui avait attiré son attention : des bruits de pas.

Quelqu'un marchait le long du chemin, venant de la direction opposée. La diversion parfaite. Ce soir, la chance était clairement de son côté. Elle n'aurait pas besoin d'avoir recours à son arme pour se sortir

de là. Subrepticement, elle passa sa main libre sur le sol jusqu'à trouver le petit sac de cuir, puis recula la tête avec l'intention de se relever.

Mais Penhurst ne l'entendait pas de cette oreille.

— Continue, ordonna-t-il, tirant ses cheveux d'un coup sec et resserrant son emprise pour qu'elle ne puisse pas se tourner vers le bruit. Ils passeront leur chemin, s'ils savent ce qui est bon pour eux. Sauf s'ils sont du genre à aimer regarder, poursuivit-il avec un rire égrillard.

Ils. Un groupe d'hommes, peut-être ? Des hommes qui pourraient conclure, au vu de sa posture présente, qu'elle était parfaitement consentante...

Pendant quelques instants, elle eut peur d'avoir trop compté sur sa chance.

Puis elle entendit une voix d'homme.

— Faisons demi-tour, Julia. Nous n'aurions pas dû venir par ici.

Elle ressentit soudain un profond soulagement. Ce n'était qu'un couple qui s'était égaré.

— Mais nous sommes presque au bout du chemin, dit la femme qui semblait jeune. Regardez, les lumières là-bas sont... Oh ! Oh, mon...

Dans sa voix, le choc semblait le disputer à la curiosité. Lady Sterling l'imagina se tordant le cou pour mieux voir.

— Mais que font ces gens dans les fourrés ? demanda-t-elle.

Lady Sterling n'attendit pas la réponse de l'homme. Elle saisit sa chance et se mit à crier. Surpris, Penhurst la lâcha. Elle se leva d'un bond en serrant ses jupes de ses poings – la meilleure façon de dissimuler son butin.

— Comment osez-vous, monsieur ? s'exclama-t-elle.

Elle se précipita sur le chemin à demi éclairé, indifférente à la morsure du gravier à travers les fines semelles de ses escarpins.

— Il était en train d'essayer de me... de me f... forcer, bégaya-t-elle à l'adresse du couple, prête à disparaître dans la nuit.

Et elle y serait parvenue si l'inconnu ne l'avait prise par le bras.

— Êtes-vous blessée, madame ?

Elle le voyait à peine dans la quasi-obscurité, mais elle maudit sa sollicitude. Si les hommes se souciaient vraiment du sort des femmes, ils empêcheraient leurs semblables de faire à des jeunes femmes innocentes ce que Penhurst avait fait à sa domestique.

— Lâchez-moi, monsieur, dit-elle.

Le tremblement dans sa voix n'avait rien de feint. Elle n'avait que quelques instants pour s'enfuir. Même un imbécile notoire tel que Penhurst n'allait pas mettre longtemps à découvrir que...

— Espèce de petite... ! s'exclama soudain le baron, faisant bruisser les fourrés en bataillant avec les boutons de braguette qu'elle avait défaits. Notre affaire n'est pas terminée !

Elle s'attendait à ce que les doigts de l'inconnu se resserrent sur son bras en réponse aux paroles de Penhurst. Aussi, elle ne s'aperçut pas qu'il l'avait lâchée. Comme elle ne bougeait pas, il lui murmura :

— Courez.

Pendant un bref instant, elle resta figée, incrédule. Son regard passa sur l'homme, distinguant seulement le profil sombre d'un nez grec et des yeux brillants. Puis elle s'enfuit dans la pénombre.

1

Avant même de pénétrer dans le bureau du général Zebadiah Scott, le capitaine Jeremy Addison avait une vague idée du pétrin dans lequel il se trouvait.

Être appelé dans le bureau de son officier supérieur n'était généralement pas très bon signe. Si on ajoutait à cela le fait que le général mettait un point d'honneur à séparer strictement sa vie privée des affaires militaires, l'ordre donné à Addison de se présenter à Audley Street, c'est-à-dire au domicile du général, était encore plus inquiétant. Recevoir cet ordre plusieurs heures avant midi était encore pire.

Mais Jeremy avait passé la majeure partie de ces dernières semaines au Souterrain, un réseau de bureaux qui abritait les activités des meilleurs officiers du renseignement britannique. Le message de Scott lui avait donné une bonne excuse pour aller se dégourdir les jambes et s'éclaircir les idées. Il n'avait cependant pas abandonné l'idée de décoder le message chiffré contenu dans un prétendu livre de cuisine française.

Pourtant, à l'instant même où les bottes de Jeremy cessèrent de fouler le marbre du vestibule pour arriver sur l'épais tapis du bureau privé de son supérieur – c'est-à-dire au moment où il se trouva face au regard perçant du général Scott –, il sut qu'un

homme plus avisé que lui aurait trouvé une excuse pour ne pas venir.

Scott inclina la tête en signe de bienvenue.

— Merci d'être là, capitaine Addison. Je me demandais si vous aviez eu le temps de lire le journal de ce matin.

Il désigna l'édition du *Times* qui se trouvait sur son bureau, totalement vide à part cela.

En douze ans de service, Jeremy n'avait pénétré que deux fois dans le bureau du général Scott dans la caserne des Horse-Guards. Les deux fois, il avait frémi à la vue des fragiles montagnes de livres, de lettres et de cartes prêtes à s'effondrer.

Mais d'une certaine façon, cette large étendue d'acajou avec rien dessus, pas même un sous-main ou un encrier, juste une feuille de journal sur le bois brillant, était pire.

Depuis longtemps, les officiers au service de Scott supposaient que le général était un comédien de premier plan. Son air d'aimable grand-père. Le petit brouillard provoqué par la fumée de sa pipe. Ses vêtements fripés. Sa prétendue étourderie. Jusqu'à ses lunettes perpétuellement perchées sur le haut de son crâne, trop sales pour qu'elles puissent lui être d'une quelconque utilité. Tout cela, disait-on, n'était qu'une comédie scrupuleusement mise en scène.

Jeremy avait, pour sa part, toujours eu un doute. Pourquoi un homme du statut de Scott aurait-il besoin de cette théâtralité ?

À présent, cependant, la probabilité qu'il y ait une part de comédie se confirmait.

Sous le regard acéré de Scott, Jeremy trébucha comme une doublure qu'on pousse sur scène depuis les coulisses. Comme il se penchait sur le journal, il mit ses mains derrière son dos et inspira profondément pour se calmer. Pas la moindre odeur de tabac dans l'air.

Un rapide examen de la page lui révéla l'entrefilet qui avait dû attirer l'attention du général.

Pandémonium ! La sournoise lady Sterling a frappé de nouveau, cette fois contrariant la visite à Vauxhall Gardens du pauvre lord P. – un pigeon dodu, plumé avant même de pouvoir jouer.

Scott l'avait donc tiré de son travail et lui avait fait traverser toute la ville pour lui faire lire un vague entrefilet à propos d'un gentleman qui avait été victime d'une pickpocket ?

Bien qu'il ait reçu une bonne éducation, la vie militaire avait considérablement élargi le vocabulaire de Jeremy. Il fut tenté de laisser échapper une belle série d'épithètes.

Mais il se contenta d'un regard insistant en direction du général.

Un sourire caractéristique commençait à plisser la bouche de celui-ci.

— Ah, j'ai l'impression que vous avez déjà entendu parler de lady Sterling ?

Qui n'avait pas entendu parler d'elle ? Sa scandaleuse carrière de voleuse, séduisant des hommes de haut rang pour leur dérober leur fortune, alimentait toutes les rumeurs depuis des mois, dans la bonne société comme au sein du petit peuple.

— Oui, ma sœur Julia trouve les exploits de cette femme très amusants et se fait un devoir de me les raconter.

Il se demandait comment Julia réagirait en apprenant que lady Sterling avait fait une petite visite à Vauxhall le soir même où ils y étaient tous les deux. Sa sœur avait déjà radoté pendant des heures au sujet de la malheureuse jeune femme qu'ils avaient brièvement croisée alors qu'elle cherchait à se défaire d'un malotru. Que penserait-elle si on lui disait qu'en plus lady Sterling était dans les parages ? Elle se

convaincrait sans doute que leurs chemins s'étaient croisés, malgré la foule présente et la taille du parc.

Le pli de la bouche de Scott s'épanouit encore un peu plus.

— C'est intéressant, comme choix de pseudonyme pour une voleuse, non ? Sterling. Cela suggère l'excellence, le sérieux. La pureté des motivations, peut-être, si ce n'est de la méthode.

Le regard de Jeremy se fit plus intense.

— Sans doute, monsieur.

Avec un soupir qui ressemblait curieusement à un rire, Scott s'assit derrière son bureau et désigna à Jeremy la chaise qui se trouvait face à lui.

— Tout comme votre sœur, j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt la carrière de lady Sterling. Elle prend pour cibles des hommes que je dirais... vulnérables, d'une certaine façon. Des hommes qui ont des secrets qu'ils préféreraient garder sous clé. Et s'il est possible que l'argent soit l'une de ses motivations, je soupçonne que ce n'est pas la seule.

Un éclair d'intérêt traversa le regard d'Addison.

— Vous voulez dire qu'elle collecte des informations ?

— Oui, des informations qui pourraient servir à du chantage. Et elle est peut-être déjà en possession de secrets susceptibles de causer de vrais dégâts à l'effort de guerre, au roi, et même à la nation tout entière. Je veux savoir de quel côté elle est.

Il croisa les doigts et posa les mains devant lui, sur le bureau. Le papier crissa légèrement.

— Donc, c'est *vous* que j'envoie la trouver.

Addison, qui jusque-là avait poliment hoché la tête, se leva d'un bond.

— Moi ? Mais je... je ne...

Son travail, c'était des livres et du papier ; jamais il n'avait affaire à des gens. Il déglutit bruyamment.

— Mais que dois-je faire, si je la retrouve ?

— *Quand*, le corrigea Scott en lui tendant le journal comme s'il s'agissait d'un ordre de mission. Il me semble qu'une réponse s'impose, *lord Sterling*.

Jeremy réprima un frisson de surprise en entendant son titre. Personne dans l'armée ne l'appelait ainsi. Parfois, il se demandait si les hommes avec qui il travaillait avaient oublié qu'il était également vicomte. Il l'espérait au fond de lui.

Si seulement il pouvait revenir à l'époque où il n'en savait rien lui-même...

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il avait ignoré que son père faisait partie de la branche cadette d'une grande famille. Richard Addison, un pasteur ayant un penchant pour les antiquités, aurait été ravi de cette découverte, heureux de retracer comment cette petite branche de sa famille se raccordait au tronc principal. Mais il était mort avant de pouvoir le faire, laissant Jeremy comme seul successeur.

Pendant un temps, Jeremy espéra qu'on s'apercevrait d'une erreur et qu'on retrouverait un héritier plus direct.

Puis il découvrit qu'il n'avait pas seulement hérité de terres ou de domaines, mais également d'une pile de livres de comptes recouverts de feutrine dans lesquels le nombre au bas de la colonne *PERTES* excédait de très loin celui qui figurait au bas de la colonne *GAINS*. Jeremy, plus doué que la moyenne en arithmétique, comprit immédiatement ce que ces chiffres signifiaient : la propriété était hypothéquée ; lord Sterling – c'est-à-dire *lui* – était lourdement endetté.

Son espoir d'utiliser ce satané héritage pour en faire bénéficier sa mère et sa sœur s'envola. Après quatre jours de rage froide, Jeremy dut abandonner son projet d'aller à Oxford au semestre suivant. En vendant ce qui n'était pas hypothéqué et en louant ce qu'il pouvait, il grappilla juste assez d'argent pour

acheter une charge d'officier, se résignant à remplacer ses études par le bruit du canon.

Mais ses talents finirent par attirer l'attention du général Zebadiah Scott, la tête pensante des opérations du renseignement britannique. Depuis dix ans maintenant, il utilisait son don pour les mathématiques et sa capacité à manipuler les mots et les lettres. Il était devenu un décrypteur accompli qui combattait des ennemis d'encre et de papier, livrant des batailles où seul l'esprit comptait.

Jusqu'à aujourd'hui, il ne l'avait jamais regretté.

Mais il sursauta lorsque le journal atterrit dans la paume de sa main avec un claquement et que Scott lui annonça :

— Je veux que vous l'épousiez.

Le silence retomba dans la pièce. Les deux hommes se faisaient face, impassibles, bien que le cœur de Jeremy batte trop fort. Au bout d'un long moment, il lança la tête en arrière et parvint à faire sortir un rire de sa poitrine.

— L'épouser ? Elle est bien bonne, monsieur. Vous avez failli m'avoir.

Le sourire de Scott s'élargit et ses yeux brillèrent d'une lueur qui n'était pas tout à fait – ou pas seulement – de l'amusement.

— Vraiment ? gloussa-t-il. Évidemment, mon autorité ne s'étend pas si loin, capitaine Addison. Bien que, je le confesse, c'est votre titre qui m'a incité à vous confier cette mission – le fait que vous ayez le même nom. Voyez-vous, j'ai besoin que quelqu'un l'approche, ajouta-t-il après une pause. Quelqu'un susceptible de la pousser aux confidences. Qui découvre ce qu'elle sait... et si elle serait d'accord pour exercer son incroyable talent au service de la Couronne.

Alors que la nature de la mission s'éclaircissait peu à peu, les doigts de Jeremy serrèrent plus fort le

journal. Tout cela parce que Scott voulait faire une espionne de lady Sterling ?

— Et vous pensez que je suis l'homme de la situation ? Un agent de terrain ne serait-il pas plus qualifié pour cette tâche ?

Scott savait très bien que les talents de Jeremy se situaient ailleurs – au milieu des livres.

En ce moment même, il bataillait pour déchiffrer un livre de codes que d'autres agents avaient récupéré en risquant leur vie. C'était la mission la plus importante qu'on lui ait jamais confiée.

Peut-être Scott n'avait-il plus foi en ses qualités de décrypteur ?

— Cela vous fera le plus grand bien de sortir au grand air, capitaine Addison, dit le général. Vous êtes trop pâle. De plus, je n'ai pas un seul agent de terrain disponible. Ils sont attirés par les vertes prairies du mariage à un rythme effrayant, ces derniers temps, ajouta-t-il en grimaçant.

Luttant contre un inhabituel besoin de bouger, Jeremy lissa puis plia la feuille de papier journal jusqu'à en faire un carré bien net, pas plus grand qu'une lettre, qu'il glissa dans sa poche de poitrine.

— Ne vous inquiétez pas pour moi à ce sujet, monsieur, dit-il en inclinant la tête avec raideur.

Il n'y aurait pas – il ne pourrait y avoir – de vraie lady Sterling.

Pas tant qu'il serait vivant.

Et quant à celle qui se faisait appeler ainsi, c'était juste une voleuse avec un goût pour l'ironie. La mission de Scott lui offrait une chance de démasquer cette femme, de mettre fin aux conjectures, aux comérages, et aux taquineries de sa sœur.

— J'imagine qu'il me faut commencer par chercher sa dernière victime. Qui est ce lord P. que mentionne le journal ?

— Roderick Penhurst. Il réside à Brook Street, près de Hanover Square. D'après ce qu'on dit, l'homme est sans le sou – et apparemment désespéré au point d'avoir voulu jouer ce qui lui restait.

Jeremy ne connaissait pas lord Penhurst. En revanche, il savait ce qu'était le Pandémonium. Les rues autour du Souterrain étaient pleines de cercles de jeu, dont la plupart avaient mauvaise réputation. Peu de temps auparavant, il avait été tenté d'aller en visiter un ou deux, eu égard à son don pour les chiffres. Seule la peur d'une perte encore plus importante – le respect et la confiance de sa mère et de sa sœur – l'avait ramené à la raison.

Scott entrouvrit les lèvres, comme s'il mesurait ses prochaines paroles.

— Sachez également que Penhurst a une réputation de vaurien. D'après ce que j'ai compris, lady Sterling chasse les prédateurs, probablement avec l'intention de faire payer ces hommes pour leurs crimes passés.

— Vous voulez dire un peu comme un ange vengeur ? dit Jeremy, sans fournir le moindre effort pour cacher son scepticisme.

Scott hocha la tête.

— Exactement. Mais il ne s'agit que de conjectures – et je suis sûr que Penhurst niera tout mauvais comportement. Si vous lui parlez, soyez délicat dans la façon de manœuvrer. Subtil. Comme on dit chez nous : les imbéciles se précipitent quand les anges hésitent.

Jeremy se hérissa.

— Je ne suis pas un imbécile, monsieur.

— Si c'était le cas, vous ne seriez pas ici, assura Scott en se levant.

Bien qu'il ne soit guère plus avancé que lorsqu'il était entré dans cette pièce, Jeremy comprit que leur conversation était en train de s'achever.

— Le colonel Millrose dit que vous quittez la ville, monsieur.

— Oui. J'ai, depuis bien longtemps, promis des vacances à Brighton à mon épouse.

Jeremy tenta un instant de se figurer le général se promenant sur le bord de mer en arborant un canotier. Mais l'imagination lui manqua. Alors, il regarda autour de lui la pièce spacieuse : bois sombre, murs vert profond, fauteuils en cuir, bibliothèque bien ordonnée. Rien à voir avec l'autre bureau du général. Et pourtant, l'endroit devait bien d'une façon ou d'une autre refléter la personnalité de l'homme qui y vivait.

Était-ce un reflet plus exact ? Jeremy ne se serait pas hasardé à parier là-dessus.

Lorsqu'il avait quitté le Souterrain, le soleil matinal était si brillant qu'il lui avait fait mal aux yeux. Mais à travers les fenêtres bordées de rideau en velours, il apercevait maintenant des nuages noirs se masser à l'horizon, comme un signe avant-coureur de l'automne. Il espéra que cela ne gâcherait pas les vacances du général.

— Je vous souhaite bon voyage, à vous et à Mme Scott, dit Jeremy en s'inclinant profondément, prenant congé.

— Merci, Addison – ou devrais-je dire Sterling ?

L'ébauche de sourire qui planait sur la bouche du général était indéchiffrable, même pour un décrypteur de grand talent.

— Et je vous souhaite bonne chance, bien que je n'imagine pas que vous puissiez en avoir besoin, ajouta Scott.

— Merci, monsieur. Je tâcherai d'être à la hauteur de la confiance que vous me faites.

Malgré lui, sa voix était montée d'un cran, comme si elle exprimait un doute. Ce qu'il ressentait à cet instant n'était absolument pas de la gratitude.

Lorsqu'il quitta la pièce et passa dans le vestibule, il crut entendre Scott ricaner derrière lui.

C'est sur le valet de pied le plus dégingandé de tout le quartier de Mayfair que s'ouvrit la porte de la maison de Penhurst. L'homme bégaya en disant qu'il fallait qu'il vérifie si Milord était à la maison. Après quelques minutes, il revint, lui annonça que son maître allait le recevoir et le conduisit dans un bureau on ne peut plus différent de celui du général Scott.

Au-dessus de la cheminée, en lieu et place de l'habituel tableau représentant un paysage, était accrochée une énorme et miteuse tête de cerf empaillée. De l'un des bois de guingois pendait un ensemble de dentelles et de rubans – une jarretière, comprit Jeremy qui détourna le regard aussitôt. Une atroce odeur de mauvais cigare, de whisky et de transpiration mélangés frappa ses narines. Les rideaux étaient fermés, et l'odeur suggérait que personne dans la maisonnée n'avait osé ouvrir une fenêtre depuis longtemps.

Au centre de la pièce mal éclairée, affalé sur un fauteuil en velours qui avait connu de meilleurs jours, lord Penhurst regarda Jeremy jauger la pièce.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, autoritaire, sans se lever.

Un verre en cristal ébréché pendait dans une de ses mains.

— Capitaine Jeremy Addison, monsieur.

L'homme fixa l'uniforme de Jeremy d'un œil vaseux.

— Bon sang ! Je suis bon, n'est-ce pas ?

— Désolé, je ne comprends pas, monsieur, répondit Jeremy. Je suis ici pour vous interroger sur les événements qui se sont déroulés hier soir à Vauxhall.

— Vauxhall ! cracha Penhurst.

Comme pour laver l'amertume laissée sur sa langue par ce nom, il porta son verre à ses lèvres.

Découvrant qu'il était vide, il lâcha avec dégoût le cylindre de cristal que Jeremy vit rebondir sur le tapis couvert de taches puis rouler sous une table.

— Que puis-je vous dire que les journaux n'ont déjà raconté ? Cette putain m'a volé ma bourse, s'est faufilée dans la nuit, et je n'ai pas eu droit à l'astiquage promis.

La gêne fit rougir les joues de Jeremy. Heureusement, la pièce était mal éclairée.

— Pourriez-vous me donner une quelconque information qui nous permettrait d'identifier cette, euh... lady Sterling ?

— L'armée du roi est après elle, à présent ? Je leur souhaite bien de la chance. Dommage que vous ne vous soyez pas mis au boulot plus tôt, grommela-t-il. Je n'ai pas vu grand-chose. Elle m'a abordé dans une allée sombre.

Ces chemins sans éclairage bordés de fourrés n'avaient sans doute pas été, au départ, pensés pour accueillir des rendez-vous galants, mais c'est bien à cela qu'ils servaient. Jeremy avait tout fait pour détourner sa sœur Julia de cet endroit au cours de leur visite dans le parc, la nuit précédente. Mais, obstinée comme elle l'était, et surtout plus curieuse que sage, elle en avait décidé autrement.

Peut-être était-ce la même allée sombre que celle où Jeremy et sa sœur avaient rencontré cette pauvre jeune femme, qui visiblement fuyait un rendez-vous secret qui avait mal tourné...

La même ?

Non, sans doute pas...

Néanmoins, le rythme habituellement régulier du cœur de Jeremy s'accéléra d'un coup, comme un

cheval qui se met au galop. Il respira profondément pour se calmer.

— Elle était habillée comme un beau petit lot, c'est sûr, continua Penhurst. Et puis, elle avait cette voix un peu rauque, vous voyez le genre. Elle m'a tellement fait bander que j'aurais pu planter des clous avec ma queue rien qu'en l'entendant parler. Elle était à genoux devant moi en un rien de temps, vous imaginez ? Mais avant même que j'aie pu déboutonner ma braguette, il y a eu du remue-ménage un peu plus loin et elle a décampé. Elle est rentrée dans un type. J'ai essayé de le héler, mais il l'a laissée s'enfuir et il est lui-même parti avant que je puisse le corriger pour avoir ruiné ma soirée.

Les tempes de Jeremy commençaient à battre aussi fort que son cœur ; il recevait chaque nouvelle parole de Penhurst comme un coup.

La femme dans les fourrés, la femme qu'il avait tenue entre ses mains pendant un très bref instant était lady Sterling ? *La* lady Sterling ? Et il l'avait laissée partir ?

Non, non, non.

— Après, j'ai vu qu'elle avait laissé ça à la place de mes... valeurs.

Penhurst sortit une petite carte rectangulaire de la poche de son gilet et la tendit à Jeremy.

Celui-ci se pencha pour la récupérer. Dans la pénombre, il dut plisser les yeux pour pouvoir lire ce qui était écrit.

Lady Sterling
Chasseuse de bandits

L'appellation *Chasseuse de bandits* avait de quoi attirer l'œil : cette ancienne fonction de justicier engagé par les victimes était dépassée depuis que les coureurs de Bow Street, ces forces de police

professionnelles, patrouillaient dans Londres. Cependant, dans une ville qui ne cessait de grandir, les malfaiteurs échappaient souvent à la prison, et il y avait sans doute des personnes qui préféraient les méthodes de justice traditionnelles.

Il fit tourner la carte dans sa main, pensif. Au verso, quelqu'un avait noté deux simples mots, dans une écriture délicate : *Pour Betty*.

Ce message manuscrit confirmait-il l'intuition de Scott, selon laquelle la mission de lady Sterling était quelque chose de plus important que ce qu'on trouvait dans les journaux à scandale ? *Chasseuse de bandits*, disait la carte, pas *bandit* tout court. Et l'inscription *Pour Betty* suggérait qu'elle avait dérobé la bourse de Penhurst pour le compte d'une autre femme.

Était-elle un genre de Robin des Bois au féminin ?

Il ne rendit pas la carte à Penhurst.

— Qui est Betty, monsieur ?

— Aucune idée, dit Penhurst en haussant les épaules et en détournant le regard, donnant à Jeremy la nette impression qu'il mentait. En tout cas, j'espère qu'elle sera pendue pour ce qu'elle a fait.

— Avant cela, il faut la retrouver, lui rappela Addison.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté le bureau de Scott, il ressentit comme un petit enthousiasme mauvais à cette idée.

— Je vous remercie pour votre aide, lord Penhurst.

Il s'inclina, carte de visite à la main, et quitta l'infecte pièce où on l'avait reçu pour regagner le hall d'entrée qui, en comparaison, semblait confortable.

Le même valet de pied qu'à son arrivée attendait là. Il était suffisamment près du bureau pour avoir entendu une bonne partie de la conversation. À son visage, on devinait qu'il n'avait pas du tout aimé ce qu'il avait entendu.

Jeremy fit un signe de tête en direction de la porte d'entrée, indiquant au valet de bien vouloir l'ouvrir. Il espérait que les bruits de la rue couvriraient leurs paroles.

— Avez-vous, par hasard, entendu votre maître parler d'une connaissance répondant au nom de Betty ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Elle était domestique ici, monsieur, dit le garçon avec un curieux tic à la bouche. Elle a eu le malheur d'attirer l'œil de lord Penhurst, et quand elle est tombée enceinte, il l'a renvoyée. Je ne suis pas surpris qu'il ait nié la connaître. Il s'en fiche si elle meurt de faim – et son bébé avec elle.

— Savez-vous ce qu'elle est devenue ?

Le jeune homme lança un regard alentour et baissa encore la voix :

— Toutes les domestiques de Londres savent qu'il faut faire appel à lady Sterling quand les choses tournent mal. Les gens de bonne famille la traitent de pickpocket, mais si elle leur fait les poches, c'est juste pour les punir de ce qu'ils ont infligé à des filles comme Betty.

Il marqua une pause et suivit du regard une calèche qui passait dans la rue.

— Mais certaines choses ne peuvent pas être réparées.

Jeremy pensa à la pauvre Betty, victime de la dépravation de son maître – peut-être une parmi beaucoup d'autres. Il songea à la réflexion de Penhurst, disant qu'il fallait que lady Sterling soit pendue.

Il repensa également à sa vulgarité quand il évoquait celle-ci, comment il l'avait fait mettre à genoux. Il se rappela la peur dans la voix de la jeune femme, ses membres tremblant quand Jeremy l'avait retenue. Et il imagina ce qui serait arrivé, ce que Penhurst aurait fait s'il avait retenu son bras plus longtemps.

Il ne regrettait plus de l'avoir laissée s'enfuir.

Il serra la carte de visite, jusqu'à faire blanchir ses phalanges. Lorsqu'elle volait quelque chose à ces hommes, que se faisait-elle voler en retour ?

— Savez-vous où se trouve Betty, à présent ? insista-t-il.

Il respira un bon coup, non pour se calmer mais pour retrouver sa concentration, jugeant que le bien-être de lady Sterling n'était pas son problème.

— Oui. Lady Sterling lui a trouvé un lieu où vivre, au moins jusqu'à la naissance du bébé. Chez une certaine Mme Mildred Hayes, à Clapham.

— Et qu'en est-il des autres domestiques ? Sont-elles en sécurité, prémunies contre...

Il jeta un œil derrière son épaule.

— Elles le seront bientôt.

Le scepticisme de Jeremy dut se lire sur son visage, poussant le valet à continuer rapidement :

— Lady Penhurst, sa mère, l'envoie vivre à la campagne, dans sa maison de veuvage en Cornouailles, avec un valet pour tout domestique.

— À cause de Betty ? demanda Jeremy, bien qu'il craigne de connaître la réponse.

C'était probablement la domestique et non le maître qui avait subi le plus gros de la colère de lady Penhurst, si celle-ci les avait surpris dans une position compromettante.

— Non, juste parce que lady Sterling a volé la montre et la chaîne de lord Penhurst, répondit le valet tristement, une montre ayant visiblement plus de valeur que la vie d'une servante. Un héritage de famille, disent-ils. Un lourd objet en or, avec la lettre L gravée dessus et plein de fioritures.

Étrange. Penhurst n'avait pas dit un mot de la montre, alors qu'elle paraissait être de grande valeur. Et facilement reconnaissable. Un objet facile à retrouver si on se mettait à sa recherche.

— Lady Penhurst était furieuse quand il lui a dit que la montre avait disparu, ajouta le valet. Elle a crié du haut en bas de la maison. Elle lui a dit qu'elle aurait sa tête s'il mettait un pied hors de son bureau, autrement que pour monter dans la diligence.

Le valet de pied et Jeremy échangèrent un sourire amer. Ils savaient tous deux qu'il s'agissait là, au mieux, d'un répit pour les servantes de la maison des Penhurst.

Ce qu'avait volé lady Sterling importait peu : le châtiment ne serait jamais assez fort pour dissuader un homme comme Penhurst de continuer ses agissements.

À moins que...

Même si l'argent est une de ses motivations, je soupçonne que ce n'est pas la seule chose qu'elle vole à ces hommes.

Le général Scott avait parlé de secrets, de vulnérabilité. Penhurst avait-il une bonne raison de passer le vol de la montre sous silence ?

Jeremy regarda de nouveau la carte et ces deux fichus mots : *Pour Betty*. La pickpocket s'était donné beaucoup de mal pour faire savoir à Penhurst qu'elle connaissait la vérité à son sujet.

À présent, c'était au tour d'Addison de découvrir la vérité au sujet de lady Sterling.

Remerciant le valet d'un signe de tête, il glissa la carte dans sa poche de poitrine et commença à descendre les marches.

— Monsieur ?

Jeremy regarda par-dessus son épaule.

— Quand vous trouverez Betty, monsieur, vous voudrez bien lui dire que Walter lui envoie tout son...

Il fit une pause, comme s'il avait peur d'en dire trop. Le rouge empourpra ses joues couvertes de taches de rousseur.